

Toponymie

Diane-Ischa Ross

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ross, D.-I. (2008). Toponymie. *Moebius*, (118), 55–56.

DIANE-ISCHA ROSS

Toponymie

Je l'ai dit trois mille fois à la puissance immense, par beau et mauvais temps ; j'ai pensé dans le verglas la remonter à quatre pattes, mouillée, plutôt que de me casser les os, cette rue au nom révoltant : Labonté. Surtout dit l'hiver, tassée dans ma fourrure ; vous savez, on se serre dans ses côtes, on respire vers l'intérieur pour ne pas aboyer de peur et de haine injurieuses, l'hiver. Ce nom n'est pas un couperet. Je l'ai dit dans un bout de phrase dont la chute se perd, et se perdra – ça va continuer, je le répéterai, je ne suis pas au bout de mes peines, la rue monte comme la vie qui nous passe dessus malgré que son nom soit amène – la chute se perdra dans la laine des foulards des passagers assis. « Labonté pour moi » ou « Je descends au prochain arrêt, à Labonté s'il vous plaît ». C'est un nom qu'on ne crie pas.

Je l'ai dit l'été, dans les grandes averses et les épuisements. On ne passe pas à pied le viaduc s'il tombe une vaste pluie à vous coller les robes au corps, voluptueuse indécence fors à se croire laide, une vaste et haute pluie qui fait des bruits de fouet au sol et de ventouses dans les sandales. Je ne médis pas de la pluie, la chaude est une bonté de l'été. Mais j'ai pris le bus en juillet que j'arrêtais où vous savez. Et dans les arrières et les présaisons j'ai entrouvert mon parapluie, en calculant mentalement la force du vent à affronter, et dit en souriant : « Je descends à Labonté. » On y revient. On a vu son ami, on planait d'émerveillement, ou bien il avait dit, taquin ou moraliste, des mots qui tirent le sang au poignet, et le désespoir, le rejet anticipé, n'importe lequel, celui qu'on préparait préventivement, nous a poussée vers le bus, à travers les grands corridors qui n'évoquaient

plus les voyages, les traversées euphoriques des villes aux noms brumisés d'or comme Sarajevo. Abolis, les voyages : une lie de nostalgie. Et ça tanguait fort dans un bus à fond plat ou dans l'accordéon des heures de pointe, ça ramenait à elle. « Labonté ». Le chagrin va grossir en touchant le sol, la maison en vue, le chagrin va peser plus lourd, sur mes pas, dans ma rue.

Je ne veux pas être prédiquée de bonté par association. Que reste-t-il d'autre après la fin des vertus, des vices et du cynisme ? Peu importe, trouvez autre chose. Je ne veux pas être vue en bonne personne confite dans la bienveillance impuissante. Et je ne trouve rien de mieux pour fuir les épithètes que de marcher, déménager du sud au nord, variation cent mètres, déclivité zéro, du nord au sud, quittant la compagnie des pauvres rugueux et toniques pour celle des pauvres lisses et babillards, tout au long de la rue Labonté.

J'en ai vu des choses avant la butée Labonté, le bus comme un gros chat qui ralentit et s'arrête pile au poteau avec ses numéros gagnants, sept jours sur sept, les périodes d'attente plus longues le dimanche. J'ai été reconnue par un ancien élève qui m'a confié ses regrets de n'avoir pu me secourir jadis. Guillaume. Il habite par là, rue Guillaume. J'ai lu ou relu des lettres qui finissaient quand ma rue s'annonçait, je l'ai crainte quand la bourrasque méchante m'attendait. J'ai dit « Bonjour, Bonsoir » à des connaissances et souvent le passé ancien ou récent de relations frustrantes remontait : les camaraderies ratées, les non-dits, la misère de ne pas reconnaître l'autre quand il a trop de même, de subir des médiocrités additionnées. Les pieds sur Labonté, je n'en menais pas large. Non. Autre chose aussi. On a marché, J. T. et moi, vers le nord, j'ai transporté des plantes vertes, j'ai vu mes fenêtres la nuit, j'ai repeint en esprit les murs trop blancs vus à travers les vitres propres naguère. J'ai conseillé aux arbres de ma rue de ne pas lâcher leurs feuilles trop tôt, j'ai regardé la tourterelle triste qui traverse à pied dans la tranquillité des voitures absentes et des chats distraits.

Un jour je m'en irai, ma rue s'appellera Lagannière ou Meursault, et elle ne saura pas mon nom, pas plus que Labonté ne l'a su.